



Nadia Benchallal, *Manifestation pour la libération de Matoub Lounes, Tizi Ouzou, 1997.*

# La petite musique du voyage au bout de la nuit

Quand la musique se révolte, entre “business” et poésie.

PAR DAÏKHA DRIDI ET OMAR ZELIG

Alger, 2001, tentative de description d'un paysage sonore dévasté après dix ans de violences. Ce n'était pas exactement la guerre, ce n'est pas encore exactement la paix. Sur la bande-son de ces années-là, à travers des chansons aux destins aussi chaotiques que ceux de leurs auteurs, resteront gravées les voix de ceux qui sont morts aujourd'hui, Cheb Hasni, Matoub Lounès, Kamel Messaoudi. Trois genres, le raï romantique, le kabyle militant, le *chaâbi* triste pour un pays qui leur ressemble, jeunes abattus en plein vol, par la haine ou la fatalité, comme des milliers d'autres. La mort les a rendus inaltérables, objet d'un culte qui ne faiblit pas. Les autres survivent entre “business” et poésie dans un pays où l'Etat n'est plus le grand sponsor de la culture mais en reste le grand censeur. Peu importe, la musique sous toutes ses formes se faufile partout, déjouant les obstacles, s'adaptant, évoluant. Malgré la guerre, la peine, les coups foireux ou les galas improbables, les salles de répétitions ou de spectacles quasi inexistantes, les

Daikha Dridi est journaliste au *Quotidien d'Oran* (Alger) et Omar Zelig est journaliste indépendant à Alger.

dangers de toutes obédiences et le moral qui n'y est pas toujours, on connaît toujours la chanson à Alger.

### LES ENFANTS DE LA JUNGLE URBAINE

Echos du staccato des kalachnikovs, du claquement métallique d'une balle sur un mur de ciment, des sirènes, avertisseurs, alarmes, ambulances, police. Cris. Youyous. Explosions. *Boumba* (bombe). "*Boumba fel houma*<sup>1</sup>" ("Une bombe dans mon quartier") décrit le quotidien de cette guerre aussi traumatisante que niée. Revendicative et teigneuse, la nouvelle génération des rappeurs algérois incarne les alarmes humaines de la folie qui s'abat sur nous : "Si ça continue comme ça y aura plus de rescapés." Crus comme la rencontre matinale avec un cadavre : ils ont eu vingt ans dans les années quatre-vingt-dix. C'est le temps de la *kehla*, le "PA", "la noire"<sup>2</sup>, pour dire la familiarité avec l'univers du pistolet automatique. Ils s'appellent tous entre eux *chriki* ("associé"), comme une dérision de l'univers libéral qui est désormais le leur, c'est le temps de la survie, des petites combines, des flics qui harcèlent, du terroriste qui peut être le voisin et vice versa.

Leur pays c'est "Algérie le conte de fées"<sup>3</sup> qu'ils malaxent sur fond de symphonie patriotique détournée. "*Khlass barakat*. Y en a marre de se taire. On vous le dit on vous déclare la guerre"<sup>4</sup>.

Ils s'appellent Intik, Hamma, MBS ou Les Messagères, K. Libre ou Double

1. Titre d'une chanson du groupe de rappeurs algérois Intik.

2. La *kehla* veut dire la "noire", c'est ainsi aussi qu'on désigne à Alger, dans les quartiers, le PA (pistolet automatique).

3. "Algérie le conte de fées" est le titre (non traduit) d'une chanson du groupe de rap Hamma.

4. "*Khlass barakat*. Y en a marre de se taire. On vous le dit on vous déclare la guerre."

Extrait d'une chanson du groupe Hamma, "sos" (*khlass barakat* veut dire littéralement : "ça suffit, basta").

## Revendicative et teigneuse, la nouvelle génération des rappeurs algérois incarne les alarmes humaines de la folie qui s'abat sur nous.

Canon. Echantillons sonores du monde et désespoir spécifique, le hip-hop à l'algérienne est une vraie rupture rythmique, musicale, verbale avec tout ce qui a précédé. Ils n'attendent plus rien de l'Etat, de la radio, de la télé ou des anciens, gardiens des temples du mensonge. Les enfants de la parabole et de la mondialisation s'emparent de ce mode d'expression pour cracher sur cette sale guerre qu'ils sont les seuls à dire crûment, qu'ils balancent comme des baffes en pleine gueule de leurs aînés. Sans concessions.

Ce genre improbable dans un pays où la musique a toujours été codifiée dans des règles de transmission très précises essaime comme un bouillon de colère, dans les caves, dans les cafés ; dans tous les coins, des gamins et des gamines, fringués comme une version arabe de MTV, affûtent des rimes assassines pour dire leur monde, privé de morale, "Si chacun donnait un peu, si chacun faisait de son mieux, on ne changera pas le monde, mais il y aurait peut-être moins de malheureux" (Intik).

L'heure n'est plus à la révolution, juste au SMIG de la solidarité. Exigences minimales sur des rythmes minimalistes, des non-chansons sur de la non-musique, c'était peut-être le seul moyen d'aller à l'essentiel par ces temps déraisonnables.

### GUIDE DE L'INSTRUMENTALISATION A L'USAGE DES CHANTEURS A TEXTE

"Algérie mon amour, Algérie pour toujours, en dépit de ce qu'ils ont fait de toi, Algérie je te veux" chantent, pour ne pas désespérer de tout, des musiciens

exilés à Paris. Chanson tendre qui hésite entre son destin bien involontaire d'hymne patriotique officieux de la jeunesse algérienne et de tube populaire. A l'origine, une sorte de *band aid* à l'algérienne fait par des musiciens et destiné à venir en aide aux enfants de l'intérieur, et qui, en définitive, ne verront pas la couleur de l'argent, l'affaire s'étant enlisée dans de sombres histoires.

Touchante et consensuelle comme le veut le genre, cette chanson tombe à pic, la télévision nationale en fait un usage immodéré, comme une publicité subliminale qui accompagne l'arrivée du nouveau président Bouteflika. La chanson a même l'insigne honneur d'être entonnée par une chorale sur les marches de la Grande Poste, lors des festivités, très officielles, du millénaire d'Alger.

C'est l'été de la concorde civile brandie comme une solution miracle.

"Algérie mon amour" est même le moment fort du grand concert de la fête de l'Indépendance, le 5 juillet de l'an 2000, célébrée dans un stade au cœur de Belcourt, un quartier éraflé par la tristesse et la pauvreté.

Les organisateurs veulent montrer qu'on peut faire des "mégaconcerts", comme ils disent, et chanter la paix, mais ils sont formatés par la guerre et le syndrome sécuritaire. Face à un public bien trop jeune, vivant et turbulent à

## L'heure n'est plus à la révolution, juste au SMIG de la solidarité. Exigences minimales sur des rythmes minimalistes, des non-chansons sur de la non-musique.

leur goût, ils sortent leurs matraques. C'est ainsi qu'ils rythment, dans une violence inouïe, "Algérie mon amour" qui fait très mal à ceux qui continuent pourtant de la chanter, dopés pas seulement par la force du nombre. Scène incroyable, splendide métaphore d'un pouvoir qui corrompt absolument tout, même les bonnes intentions les plus inoxydables. Baâziz, auteur de la chanson, est présent sur scène, il sera le seul à protester, "arrêtez, laissez les jeunes". C'est sans doute pour cela qu'en dépit de sa bonne tête, de sa célèbre casquette de marin et de sa guitare sèche, il ne fait pas désuet au milieu de la débauche de ferveur mondialisée que s'est voulue avant tout ce concert, sponsorisé comme il se doit désormais par Pepsi-Cola. Deux jours plus tard, Baâziz revient à sa nature initiale de contestataire comme pour se défaire de la récupération. Invité à la télévision pour chanter en direct, à la stupéfaction générale et en particulier celle des animateurs, il entonne une ritournelle loufoque qui s'en prend aux généraux ripoux, les intouchables, patrons de l'Algérie. Tout Alger en ricane de plaisir. Pour Baâziz c'est la disgrâce immédiate : interdit d'antenne, de scène, de médias. Il s'en balance et enregistre à toute allure un album d'Indien *Coyote*, dans un studio algérois. La cassette, à 90 dinars, 9 francs, en vente "de partout", fait un tabac. C'est la revanche de celui que tous les gamins chantent par cœur, que l'on entend dans toutes les rues, à fond les baffles des vendeurs de cassettes, dans les taxis, les pizzerias. Du coup, ceux qui voulaient le zapper se mordent leurs casquettes de rage.

## **DU BAUME ORIENTAL SUR NOS CŒURS A VIF**

C'était le huis clos, les chanteurs exilés, plus de tournées, de concerts, allait-on entendre à nouveau de la musique en public à Alger ? Elle vient nous voir, comme une porte qui s'ouvre enfin sur le monde extérieur. En plein 1996, en plein merdier. C'est, pour l'histoire, Majda Erroumi, une Libanaise, une de

**Majda Erroumi, une Libanaise, une de celles qui savent ce que veut dire la guerre civile, aura été la première à nous trouver à nouveau fréquentables.**

celles qui savent ce que veut dire la guerre civile, qui aura été la première à nous trouver à nouveau fréquentables, mettant fin à l'espèce d'embargo implicite qui nous avait privés de musique et de spectacles pendant cinq ans. Elle est sublime, et la salle ronde et bondée le lui rend bien. Interstice dans la douleur, icône, Majda Erroumi ce soir représente tellement plus que la star qu'elle est déjà dans le monde arabe. Elle chante à la coupole du 5-Juillet, échanges de douces ferreurs avec le public qui danse, qui chante avec l'élégance de l'espoir. Sobre robe noire, un drapeau algérien dont elle se ceint avec classe, sans trop en faire dans ce passage obligé du patriotisme suranné des scènes algériennes. Inoubliable état de grâce. Ce soir-là, même la technique avait du talent. Les chanteurs qui nous viennent de l'extérieur viendront toujours après Majda Erroumi.

Après elle, d'autres Arabes nous revinrent comme on réintègre sa portion d'humanité. De Kadhem Essaher à Ragheb Alama, de Aala Ezzilzali à Mustapha Qamar, ils sont tous venus, malgré les conditions désastreuses d'accueil pour être avec nous comme avec les autres. On put, à ces occasions, vérifier combien l'impact des chaînes satellites arabes était grand, et combien les Algériennes et les Algériens étaient branchés Orient. Quelques journaux s'offusquèrent même de cet engouement pour les douceurs du Levant, comme si nous n'avions pas amplement mérité ces suaves loukoums pour nous consoler !

## **DES CONCERTS POUR INSONORISER LA GUERRE**

Les nôtres, ceux qui, pendant que l'Algérie s'enfonçait dans l'horreur, vivaient partagés entre ambition et compassion, entre l'attrait d'une réussite internationale et la culpabilité d'avoir délaissé nos scènes, traînaient des pieds pour venir. Pris dans les logiques du show-biz à l'occidentale qui interdit toute improvisation.

Ce n'est qu'en 1999 que Mami se décide. Mauvais feeling. On a le sentiment que Mami ne revient pas pour son public, pourtant présent en masse sur l'esplanade de Riadh-el-Feth. Seules les images comptent, celles du plan marketing de Virgin dans sa vision du retour de l'enfant au pays meurtri. Ce n'était pas un concert, seulement un beau slogan pour doper les ventes d'un album moyen. Sono épouvantable, les bus de journalistes étrangers sont prioritaires, Mami ne nous parle qu'en français. Les images seront sur tous les écrans des télévisions du monde, le présentant comme "le premier concert de l'après-guerre". Faux mais bien joué. Juste un renvoi d'ascenseur au premier président qui ait parlé de lui, et de Khaled, comme des fiertés nationales. Le raï, la musique des bas-fonds oranais, a fini par forcer sa reconnaissance officielle.

Khaled traîne aussi, il a une affaire en justice qui est pendante, et il faut déjà arranger le coup, ce qui est fait avec une célérité confondante. Alors, il vient, par un soir de pluie de novembre 2000, dans la grande salle omnisports Har-cha. Retour tant de fois annoncé, et remis, là, il a un alibi vaguement humanitaire, c'est pour les diabétiques, qui ne toucheront rien, ça devient une habitude. Mais les fans sont là, et quand Khaled entre dans la salle, elle rétrécit. Beau concert, hypertendu. Il a la trouille. Triples cordons de sécurité. Le public met le feu aux programmes, affiches, journaux, torches improvisées et impressionnantes pour souhaiter la bienvenue à celui qui les a longtemps boudés. L'ancien mauvais garçon oranais interdit d'antenne est devenu, depuis son succès international, le symbole vivant de la revanche sociale. Et sa voix possède toujours ce grain troublant et magnifique, seul capable d'apaiser les feux qui nous brûlent.

Hasni est mort assassiné à Oran mais sa voix hante encore les murs d'Alger, Khaled, Mami font des carrières spectaculaires et internationales mais ce n'est pas fini. Les nouvelles vedettes qui ont encore l'âge de se faire appeler *cheb* (le jeune), Cheba Kheira, Cheb Bilal, Cheb Abdou et d'autres continuent à animer les soirées et à vendre des cassettes par milliers au plus grand profit d'une industrie de la musique prospère et obscure, dans un pays où le piratage est une seconde nature depuis nos ancêtres les corsaires.

#### DES CONCERTS PRIVÉS DE BONNES INTENTIONS

Le concert de Gnawa Diffusion finit de nous achever. Le fils de Kateb Yacine, Amazigh, a créé son groupe *ragga-gnawi*<sup>5</sup> à partir de Grenoble, mais c'est au bled que l'on se passe ses enregistrements. On attendait son retour, mais le poète rebelle nous fait la honte du Hilton pour célébrer ses retrouvailles. Il voulait venir chanter à Alger, mais le Hilton est tout sauf Alger, un luxueux bunker construit en pleine guerre, accroché au bord de l'autoroute, entre le "pont des généraux"<sup>6</sup> et un centre de transit pour ceux qu'on ne veut plus voir. Authentique poète, Amazigh entonne refrains défoncés et libertaires, entouré de malabars garnis d'oreillettes, les Rambo de la société de gardiennage organisatrice de sa tournée. *Karkabous*<sup>7</sup> et talkies-walkies, l'écho tribal de la basse du *goubri*<sup>8</sup> dans l'un des symboles de la mondialisation algéroise, est-ce un échec ou une ultime provocation ? Amazigh nous doit encore un concert, son retour n'en était pas un, mais est-ce vraiment de sa faute si les seuls à l'avoir invité sont

5. Le *ragga* est la musique qui dérive du reggae et le *ragga-gnawi* est le mélange de ce type de musique avec la musique des Noirs d'Afrique du Nord, les Gnawas, leur musique est le *gnawi*.

6. Le "pont des généraux" est le surnom donné par les Algérois à un pont qui relie directement l'autoroute au port d'Alger et qui est utilisé uniquement par les camions transportant les conteneurs de marchandises.

7. Les *karkabous* sont de grosses castagnettes.

8. Le *goubri* est la basse de la musique gnawie.

9. *We aime El-Djezaïr* (littéralement : nous aimons l'Algérie) fait une allusion directe à la loi sur la concorde civile, jouant sur les mots *We aime* (nous aimons) et *wiam* (concorde).

### Authentique poète, Amazigh entonne refrains défoncés et libertaires, entouré de malabars garnis d'oreillettes, les Rambo de la société de gardiennage organisatrice de sa tournée.

les tout-puissants organisateurs de spectacles de *We aime El-Djezaïr*<sup>9</sup> ? Derrière ce jeu de mot vaseux entre *wiam*, la concorde nationale décrétée par le président, et *We aime El-Djezaïr*, on aime l'Algérie en pidgin mondialisé, se cachent les bouteflikiens du show-bizz à l'algérienne, censés convaincre le monde que l'Algérie est à nouveau envisageable, à peine pire que le pays basque. Ils sont responsables de la tournée des matraques déjà citée, mais aussi de la Semaine

du cinéma français, ou de performances plus discutables comme la venue de Claude Barzotti, has-been belgo-italien.

L'échec lamentable de la tournée d'Enrico Macias, qui n'est restée qu'à l'état de vœu pieux, quoique présidentiel, est encore frais dans les mémoires, il faut faire diversion.

### **MES YEUX PLEURENT MAIS MA BOUCHE RIT**

La gestion autoritaire des gros médias pendant les années de crise ne s'est pas manifestée par une grande inventivité, et ce n'est certainement pas dans les archives de la télévision ou de la radio algérienne que l'on trouvera les documents à même d'expliquer aux historiens du futur ce qui nous est arrivé dans ces années-là. Mais devant la pression, même les grosses machines doivent s'entrouvrir au chant du monde. Et pour détendre un peu l'ambiance, des émissions d'humour éphémères viennent agrémenter la grille sinistre de la télé nationale. C'est comme ça que nous avons découvert Salah Aougrou, animateur comédien polymorphe venu de Blida.

Remix local de Charlot à l'accent paysan des hauts plateaux, il est venu planter sa tête sur notre écran, et, les yeux écarquillés, drapé dans un burnous, il chante : "*Dja lma, nod t'amar*" ("L'eau est arrivée, lève-toi et remplis les bidons dans la nuit noire").

Il n'est pas une famille en Algérie qui n'ait pas prononcé une fois cette phrase, comme on célèbre l'arrivée de la vie : "*Dja lma !*" On reconnaît son retour aux bruits des tuyaux qui subitement se mettent à roter, l'eau est revenue après des journées de coupure dont personne ne s'excuse, "lève-toi et ferme-la". Salah se moque de lui, de nous, et comme l'humour est la politesse du désespoir, et qu'il nous en faut des tonnes, ces amuseurs de la télé deviennent un peu des complices. C'est une vieille tradition de la chanson d'humour et de critique sociale qui se trouve relancée, Salah chante la consommation et l'économie de marché en parodiant les bouffeurs de banane, fruit symbole de l'ouverture qui est bien loin d'être accessible à tous, et puis il parodie les bouffeurs de tout, les bouffeurs de nos vies, et on pleure de rire dans les familles.

### **LE CHAÂBI INCREVABLE**

Parce que l'Algérie est souvent désespérante, chaque miette de plaisir ou d'espoir y prend une intensité énorme. Dans ce dernier ramadan du millénaire, comment ne pas être émus aux larmes par une soirée de *chaâbi* à l'ancienne, dans le splendide patio d'une maison de la Casbah. Mehdi Tamache et Abdelkader Chaou se lâchent lors d'une soirée tendrement mélancolique, comme un

**Parce que l'Algérie est souvent désespérante, chaque miette de plaisir ou d'espoir y prend une intensité énorme.**

rappel obstiné d'un certain art de vivre ensemble : des femmes, des hommes, des jeunes, des vieux, des gens d'ailleurs et des gens du quartier, du thé à la menthe et des gâteaux. Tous unis dans le culte d'une musique, le *chaâbi*, qui prend ses repères en Andalousie, et qui, au fil des siècles, a fini par s'imposer

comme le symbole de la musique populaire et citadine encore tellement vivante, d'un Alger intemporel. Une musique qui survit aux gouvernements et aux hommes. On l'entend partout. Ses interprètes inspirent le respect. Leçons de vie et de phrasé. Des poèmes qui ont des siècles et que le *chaâbi* rend contemporains. Miracle des sons, de la voix, des mots, des sens, des harmonies. Petits orchestres d'hommes concentrés, le chanteur serre son mandole, l'instrument spécifique né ici, dans ces murs, à l'exact confluent entre le 'oud, luth oriental, et la guitare espagnole, il y a aussi un banjo, un violon, un *tar* (tambourin), et une *derbouka*<sup>10</sup> pour dérouler les rythmes. On voudrait que le temps s'arrête. Cette virée nocturne dans une Casbah qui tient malgré tout ne peut pas, bien sûr, faire oublier le reste, mais elle permet peut-être de pouvoir le supporter. Et si le maître El-Hachemi Guerrouabi a choisi de s'exiler à Paris, Amar Ezzahi, le Cheikh incontesté, a de nouveau décroché son mandole et reprend, à Alger, le fil un instant interrompu de ses *qcid*<sup>11</sup>. Il y a là un signe pour celui qui sait entendre.

Rentrons à pied par la rue Bab-Azzoun depuis laquelle, jusqu'au front de mer, des pauvres dorment dans des cartons. Le théâtre rénové est envahi par la bonne société algéroise, qui est venue sur invitation écouter un orchestre italien à l'occasion du centième anniversaire de la mort de Verdi.

10. La *derbouka* est la percussion en terre et peau utilisée partout dans les musiques arabes en général.

11. *Qcid* est le pluriel de *qacida* qui signifie poésie, poème.